

Éditorial

## Circulez !

**L'** Europe est un projet de « libre échange », d'abord des biens et des marchandises, puis des personnes. La circulation est fortement valorisée là où les déplacements posent problème.

On est invité à circuler dès le temps libre, les vacances, avec des annonces et des publicités toutes plus alléchantes les unes que les autres. Et nous circulons. Nous « faisons » tel pays, telle ville, tel site, dont on ne tarit pas de faste dans les récits que l'on peut faire à ses amis, ses connaissances ou ses collègues, allant même jusqu'à exclamer un étonnement excessif lorsque son interlocuteur ne connaît pas. C'est ainsi que nous sommes souvent plus prolixes à discourir sur les habitants du dernier voyage que sur la vie de ses proches. C'est ainsi, la circulation peut mettre le lointain à proximité. Et les matins de travail, on s'informe du trafic, de la circulation, de ce moment où une bonne partie des mètres carrés d'une ville se vide pour remplir d'autres mètres carrés, un peu comme des enfants s'amusent sur les plages à transvaser le sable d'un seau à un autre. En bref, nous circulons. Dans son acception rigoureuse, un point A circule sur le périmètre d'un cercle. Autrement dit, circuler, c'est revenir au même endroit. « Un petit tour et puis revient » en somme. Ou encore, le gendarme qui fait la circulation (il n'y en a plus beaucoup, certes, mais souvenons-nous de ceux de Saint-Tropez ou de Bobby Lapointe) avec son « circulez, il n'y a rien à voir ». Et il n'est pas improbable que nous ne voyions au loin que ce qui se trouve à proximité.

Nous circulons comme aucune société n'a circulé jusqu'à présent. L'histoire des migrations de populations, depuis les hommes préhistoriques jusqu'à aujourd'hui, n'utilise pas du terme de circulation, mais de celui de « déplacement ». En mathématique, c'est un point I qui se déplace du point A au point B. Autrement dit, on se déplace d'un état à autre état où, le chemin dans un sens ne ramène jamais au point initial comme dans la circulation. Le chemin du déplacement, s'il doit revenir au point initial,

doit être « contrarié », littéralement, « contraire ». Un déplacement à une propension à l'opposition.

Si nos sociétés actuelles vénèrent la circulation, elles supportent mal le déplacement des populations. Un déplacement de population, c'est une migration. Il s'agit en effet de migrer du point A au point B dans l'idée de ne pas en revenir. Un État qui voit sa population partir pour d'autres pays se soucie de son attractivité et peut se soumettre, selon les situations, à un marchandage avec sa population. Un État qui se vide de sa population perd en effet de son pouvoir et de sa superbe dans le marché des États. À l'inverse, un État qui est attractif, attire à lui une population à forte plus-value, est un État qui peut s'enorgueillir. Ce déplacement de population reste toutefois assez confidentiel dans le brouhaha médiatique où le slogan, l'image sont trop souvent préférés à la pensée. Les déplacements massifs, tant par la quantité que par le bruit médiatique qu'ils produisent, sont plutôt interdits. Il faut un « visa », un « sésame » que les pays accordent avec parcimonie.

Ainsi, la circulation est valorisée autant que le déplacement est interdit. En économie, la circulation du capital accroît le capital sans changer de propriétaire, alors qu'un déplacement des capitaux signifie toujours que les propriétaires changent. Le déplacement agit sur la propriété là où la circulation agit sur l'accroissement. Le déplacement agit la qualité, la qualification alors que la circulation agit sur la quantité et l'accroissement.

C'est peut-être la raison pour laquelle on n'aime pas plus les déplacements que la pensée, laissant toute la place aux images et aux slogans dont la virtualité a le mérite de ne rien dire.

Gageons que les lignes que vous trouverez dans ce numéro ne vous fassent pas tant voyager que de vous dérouter.

Guy-Noël Pasquet